

# L'appel après le combat. Récit : tout est fini

085\_01\_2020\_0343

La guerre a tue sa grande voix  
On n'entend plus siffler les plombs et les mitrailles,  
Les canons fatigués reposent leurs entrailles  
C'est le soir, la lune argente les grands bois.

Autour du feu, les soldats se rencontrent  
En pensant aux amis qui ne reviendront pas.  
Les rangs sont chers car là-bas dans la plaine,  
On s'est battu rudement tout le jour,  
Et plus d'un brave est à cette heure endormi sous un chêne  
Mais se réveillera à l'appel des tambours.

Le ciel s'est obscurci,  
De gros nuages sombres semblent faire à la lune  
Un grand voile de deuil.  
On voit au lointain passer comme des ombres  
Des soldats qui s'en vont creuser de grands cercueils  
Où dormiront en paix dans ces vastes prairies  
Tous ces jeunes héros tombés pour la Patrie.  
Ils sont côte à côte, ainsi qu'au Régiment  
Ces martyrs inconnus moissonnés par la guerre.

En attendant, un vieux sergent, avant qu'on les enterre  
Pour la dernière fois, jetait leurs noms au vent.  
Ils sont tombés peut-être en appelant leur mère  
Chacun en ce moment est sans doute à genoux  
Car c'est l'heure au village où l'on fait la prière.  
C'est la petite sœur ou le petit frère qui disent :  
Mon Dieu, rendez-les nous !

Une liste à la main, un vieux sergent, un brave  
Fait l'appel de ses compagnons ;  
Présent ou mort, dit-on.  
Et lui, lentement bien lentement laisse tomber les noms.  
Soudain sa voix devient moins nette  
Et le sang par moment dans sa gorge s'arrête.  
Après un profond silence  
Présent ou mort, dit-il et le seul qui répond  
André, c'est ton vieux père qui t'appelle.

Alors l'un des soldats le prend par la main  
Près d'un grand trou carré que l'on a fait dans la terre,  
Lui montre son enfant sur le bord du chemin.  
On lui dit : courage, pauvre vieux !  
Ses compagnons d'armes voyant le sergent verser de grosses larmes  
Répétèrent tout à leur tour : courage !  
Mais lui n'entend plus rien qu'un mouvement  
Il prend son fils dans ses bras  
Et baise tendrement son front pour la dernière fois.

Il baise ses cheveux et lui parle tout bas  
Mon fils, mon enfant, c'est ton père qui t'appelle,  
Réveille-toi, André et répond moi !  
Que dirai-je à ta pauvre mère  
Lorsque je rentrerai chez nous  
Que pourrai-je dire à Madeleine  
Lorsqu'elle me demandera.  
André dort là-bas dans la plaine.  
Pauvre petit, elle en mourra.

C'est ainsi que dans ton enfance  
Je t'endormais sur mes genoux, je te gardais en silence,  
Dieu que le temps est loin de nous !  
Quelle horrible chose que la guerre,  
Voilà comme tout vient.  
À un enfant passe une balle,  
Au pauvre père, il ne reste plus rien.  
Un moment, il se jeta sur l'herbe fleurie  
Et posa doucement sa tête chérie.  
Il se mit à creuser la terre avec ardeur :  
Pauvre petit, dit-il en s'essuyant les yeux  
Quand joyeux avant ta naissance  
Je travaillais à ton berceau,  
Qui m'aurait dit que la Providence  
Me gardait la douleur de creuser ton tombeau.

Quand le cercueil fut fait et rempli d'une grosse gerbe  
Ton sang disparut dans un cercueil de fleurs  
Puis sur lui on jette toute la terre.  
Il arrache une branche d'un chêne et en fait une croix  
Au moins, ta pauvre mère dit-il, pourra venir prier pour toi.

Il voyait autour de lui les soldats têtes nues  
Écoutant en silence ses adieux déchirants,  
Quand se redressant, à leur vue, ainsi parla le vieux sergent :  
Je n'avais qu'un fils sur la terre  
La France me l'a pris.  
C'est bien que chaque père offre le sien.  
Quand viendra une nouvelle guerre  
Et qu'au milieu des combats  
Il marche vaillant à la tête de leurs enfants  
Lorsqu'il faudra venger la France, France.

AMEN

Fontenay le Comte, 1893  
0274\_2003\_besseau\_jules  
manuscrit Jules Besseau, Saint-Jean-de-Monts, 1893  
saisie Geneviève Villepoux